

Québec français

La Louisiane

Louis-Jacques Dorais

Le monologue au Québec
Number 49, March 1983

URI: id.erudit.org/iderudit/55418ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorais, L. (1983). La Louisiane. *Québec français*, (49), 20–22.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1983. This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

La Louisiane

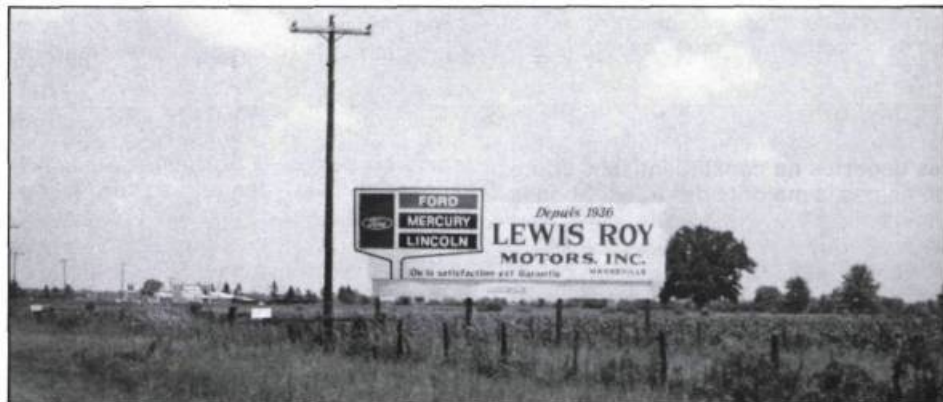
louis-jacques dorais

Au-delà d'un folklore facile — qui correspond d'ailleurs assez souvent à une réalité vécue — la Louisiane profonde reste encore à découvrir. Le Québécois débarquant à Lafayette, « Capitale de l'Acadiana », risque d'être déçu. Hors des locaux du CODOFIL (Council on Development of French in Louisiana), du Centre pour le Folklore acadien et créole (University of Southwestern Louisiana) et de la délégation du Québec, tous organismes professionnellement voués à la francophonie, il n'entendra pas parler français.

À Mamou, dans les prairies du sud-ouest, ce sera un peu différent. Le samedi matin, au Fred's Lounge, lors de l'émission de radio en direct animée par Revon Reed, tout se fait en français : chansons, commentaires, publicité. Notre voyageur se rendra cependant vite compte que la plupart des gens qui emplissent la salle ont plus de 35-40 ans. La majorité des jeunes présents n'est pas louisianaise, mais française, belge ou québécoise. L'établissement de Fred est en effet devenu un haut lieu du tourisme francophone en Louisiane.

Ce rituel du samedi matin donnera quand même l'occasion au Québécois de passage d'engager la conversation avec quelques « vrais Cadjins » : septuagénaires encore verts, venus « danser collés » avec les tites filles d'outre-mer (ou d'outre-45°), couples de la campagne environnante, pour qui ce bal du samedi rappelle le « vieux temps », et « Cadjins professionnels », qui se font un devoir et un plaisir d'expliquer à l'étranger les beautés de leur mode de vie.

Mais est-ce là la Louisiane véritable ? Disons que c'en est une composante importante, mais partielle. Il faut quitter les sentiers battus, ne pas avoir peur d'aborder les gens et de frapper aux portes, afin d'approfondir le contact. On découvrira alors tout un monde, familier à certains égards, mais en même temps étrangement différent du nôtre. Un



monde fait d'impressions diverses, qui finiront par se combiner pour composer une fresque inoubliable.

Quelques images prises au hasard. C'est madame Juneau, des Avoyelles, qui nous fait les honneurs de son jardin où poussent le gombo et le topinambour. Ou mademoiselle Catherine, à qui nous rendons visite dans sa grande maison, sise sur la « manche de Cloutierville » (le chemin de traverse menant à Cloutierville) et qui nous montre avec fierté un petit cendrier gravé d'une feuille d'érable et marqué « Richmond, Qué. », don de son curé, originaire de l'Estrie. C'est encore cette jeune employée noire du musée de Lafayette, qui demande à ma petite fille : « Quel âge to gain, chère ? » Ou madame LeDuff de la Nouvelle-Orléans, qui me fait voir une photo de jeune fille dans un cadre : au bas du portrait, à hauteur de la poitrine, apparaît une tête d'enfant. C'est l'image d'un jeune garçon, mort accidentellement à trois cents kilomètres de là, à l'heure même où on prenait la photo, et qui est mystérieusement apparue au moment du développement. « C'est un miracle, de dire madame LeDuff, même l'évêque est venu le constater ».

La Louisiane, c'est aussi Lewis Bordelon. Il me dit être « maîtresse d'école » au village voisin de Cottonport. Ce sont enfin les frères Deshôtels, de Mamou, qui nous expliquent qu'ils parlent « un français cassé et un anglais plate » (ne respectant pas l'accentuation).

Le français louisianais

Et nous y voilà. Le français louisianais. En quoi consiste-t-il au juste ? Les opinions varient : « Un dialecte archaïque — du français — un jargon incompréhensible — de l'acadien — du pur français du 17^e siècle ».

Bien sûr, ce n'est rien de tout cela... et tout cela à la fois. Soulignons d'abord qu'il existe en Louisiane trois grands types de français : le « bon français » (c'est son appellation locale) ou français standard, le « français nèg » ou créole et le français cadjin (que les Cadjins appellent souvent « créole », pour compliquer les choses). Le premier, autrefois parlé par la vieille bourgeoisie francophone de la Nouvelle-Orléans (ville fondée en 1718) et des plantations du Mississippi, est en voie de disparition, au profit de l'anglais. Quelques dizaines de locuteurs subsistent encore et il est émouvant de rencontrer des gens qui, comme la vieille madame Parlange (maîtresse de la plantation que le romancier Denuzière a immortalisée sous le nom de Bagatelle), parlent le « français de France », même s'ils sont nés et ont toujours vécu en Louisiane.

Le créole, langue maternelle d'environ 40 000 personnes, a été introduit au début du 19^e siècle par les esclaves qui, avec leurs maîtres, fuyaient la révolution haïtienne. Très proche de la langue parlée à Haïti, il est surtout utilisé dans

les régions de plantation de canne à sucre (Bayou Têche, Mississipi) et à la Nouvelle-Orléans. La majorité des locuteurs est noire, quoique beaucoup de Blancs de ces régions peuvent aussi l'utiliser. Longtemps stigmatisé, il est en voie de régression.

Le mot « cadjin » est la prononciation locale du terme « acadien ». Ce qui a donné (et donne encore) lieu à bien des méprises (souvent voulues d'ailleurs). Si les déportés d'Acadie ont été les premiers, à partir de 1765, à peupler les bayous, les marais et les prairies à l'ouest du Mississipi, ils ont vite été rejoints par des centaines d'immigrés d'autres origines : Français, Espagnols (la Louisiane a appartenu à l'Espagne de 1763 à 1803, avant d'être vendue aux États-Unis), Antillais et même Américains venus du Nord. Il est donc incorrect de considérer les Cadjins d'aujourd'hui comme des Acadiens. Les descendants des déportés ne constituent sans doute même pas la majorité des francophones louisianais. Qui plus est, chez les Thibodeaux, Arceneaux, Leblanc ou Richard, le souvenir des origines s'est effacé. À part quelques intellectuels et quelques familles de grands planteurs du Têche (autour de Saint-Martinville en particulier), les Cadjins ignorent tout de la Déportation et de la légende d'Évangéline. Leur culture, fruit de l'histoire et des conditions écologiques spécifiques à la région, est tout à fait originale.

Le français, devenu la langue commune de tous ces petits agriculteurs,

trappeurs et pêcheurs d'origines diverses, a pris lui aussi une forme spécifique. Influencé à la fois par l'acadien (qui, au 18^e siècle, n'était sans doute pas très différent des parlers ruraux de l'ouest de la France), le créole, l'espagnol et l'anglais, sans parler des langues amérindiennes locales, il constitue aujourd'hui un dialecte (ou plutôt un ensemble de parlers) sui generis.

Sur le plan phonétique, il existe un « accent cadjin » facilement reconnaissable. Cet accent présente des traits acadiens (ouverture du *é* devant un *r*; fermeture de la plupart des *a*; roulement du *r*), français (neutralisation des *é* et des *è* finaux) et parfois anglais (*l* rétroflexe chez certains locuteurs; aspiration du *h* initial — quoiqu'il puisse s'agir là d'un archaïsme).

Par rapport au français standard, la grammaire est simplifiée (neutralisation fréquente des désinences de l'indicatif, sur le modèle de la troisième personne; confusion des genres, au profit du féminin). Certains locuteurs font cependant usage d'archaïsmes (troisièmes personnes du pluriel en *-ont*: « ils appelont »).

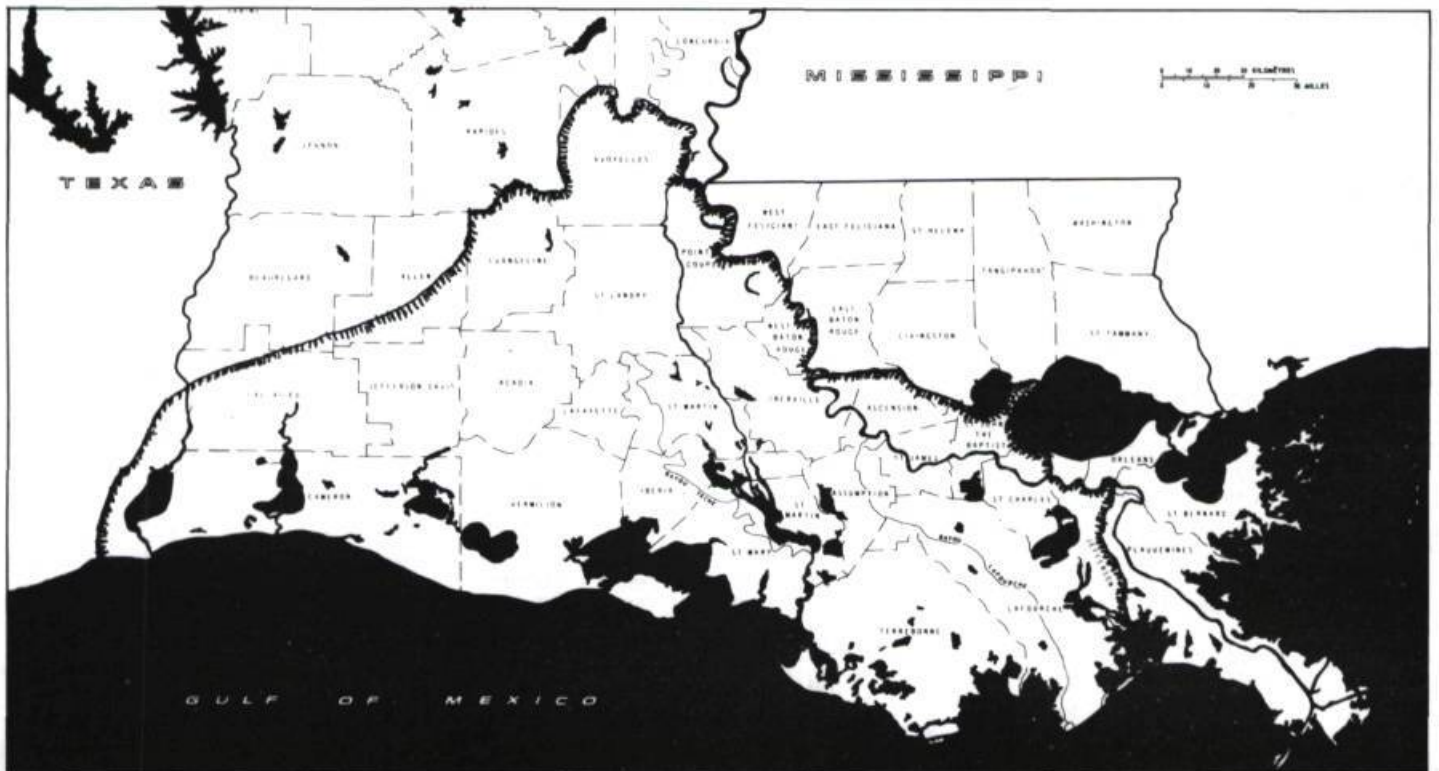
Les Cadjins et leur langue

En fait, lorsqu'on parle de français louisianais, on pense surtout au cadjin (ou cajun, si on préfère l'orthographe américaine). Langue maternelle d'environ 300 000 personnes, il est parlé, par des Blancs, des Noirs et quelques Amérindiens, à l'intérieur d'un triangle dont le

sommet se trouve au centre de l'État, dans la paroisse (comté) des Avoyelles. L'un des côtés atteint les faubourgs de la Nouvelle-Orléans, tandis que l'autre, au sud-ouest, englobe les deux ou trois villes texanes (Orange, Beaumont, Port-Arthur) qui jouxtent la frontière louisianaise. Même à l'intérieur de ce triangle cependant, le français est minoritaire.

Le lexique enfin reflète bien l'hétérogénéité du substrat: mots français archaïques, tels *charrer* (parler) et *charade* (conversation; dans sa correspondance, Madame Bégon parle souvent des charades qu'elle a eues avec telle ou telle personne), mots amérindiens locaux (*chaoui*, pour désigner le raton-laveur) ou plus répandus (*ouaouaron*), termes d'origine espagnole (*cocodrie*, de *cocodrillo*, pour désigner l'alligator) ou créole (*chevrette*, pour crevette) et, évidemment, nombreux anglicismes (« il est gone » pour « il est parti »). On note aussi une certaine simplification lexicale: le verbe « savoir » est disparu au profit de « connaître » (il y a peut-être ici influence du créole, où on observe le même phénomène); « laisser » et « regarder » ont été remplacés par « quitter » et « guetter » (« je l'ai quitté guetter la tv »), etc.

Malgré l'isolement et l'absence de tradition écrite (le cadjin est un idiome exclusivement oral, les rares textes publiés étant très récents), le français louisianais reste parfaitement compréhensible. Avec un peu de bonne volonté, le francophone québécois ou européen



Dessin : Serge Duchesneau, Laboratoire de cartographie, Département de géographie, Université Laval

pourra aussi se faire facilement comprendre de ses interlocuteurs. Il n'en demeure pas moins que certaines tournures pourront surprendre un peu. Comme ce monsieur qui m'expliquait qu'un de ses amis savait qu'il n'ignorait pas qu'il (l'ami) était conscient de sa propre ignorance: «Je connais qu'il connaît que je connais qu'il connaît qu'il connaît rien».

Langue de classe ou langue de vieux ?

La description de cette situation linguistique serait incomplète sans quelques indications sur le comportement langagier des Louisianais. Comme je l'ai déjà dit, même à l'intérieur du «triangle francophone», le français est assez nettement minoritaire. Ce qui n'était pas le cas il y a quarante ans, époque où le cajin servait encore de langue d'usage à la presque totalité des ruraux sud-louisianais.

Que s'est-il passé entretemps ? L'industrialisation apportée par la guerre,

langue privée, utilisée par les parents entre eux (surtout quand ils ne veulent pas être compris de leurs enfants!), par les amis intimes et dans certains petits groupes de travail : équipages de bateaux de pêche, cultivateurs («récolteurs» comme on dit là-bas) et même travailleurs sur les plateformes de forage (pour le pétrole). Plusieurs jeunes, surtout des garçons, ont ainsi appris le français au travail. C'était pour eux le seul moyen de s'intégrer à l'équipe formée par leurs compagnons plus âgés.

Nous sommes ici en face d'une situation diglossique bien caractérisée. L'anglais, langue dominante, a tendance à s'imposer dans toutes les positions de prestige : administration, affaires, communications écrites, éducation, grands médias d'information et religion (les messes en français deviennent de plus en plus rares). Le français par contre n'est utilisé que pour les conversations privées entre adultes, ainsi que lors de certains événements publics bien localisés (bals, émissions locales de radio, festivals régionaux).

Louisiane — et Américains anglophones) et classe (grands bourgeois, petits bourgeois, artisans, petits paysans propriétaires, métayers et esclaves — jusqu'en 1864). Il n'est donc pas étonnant que la prolétarianisation ou l'embourgeoisement récents de la paysannerie cajine aient été accompagnés d'un transfert linguistique généralisé vers l'anglais.

À la fin des années 60, une partie de la bourgeoisie cajine a constaté que sa spécificité culturelle et linguistique pouvait lui être un atout précieux aux plans économique et politique; surtout si elle faisait appel à la coopération francophone internationale. D'où la proclamation officielle, en 1968, du bilinguisme de l'État, ainsi que la création du CODOFIL et la signature d'accords culturels avec le Québec, la France et la Belgique.

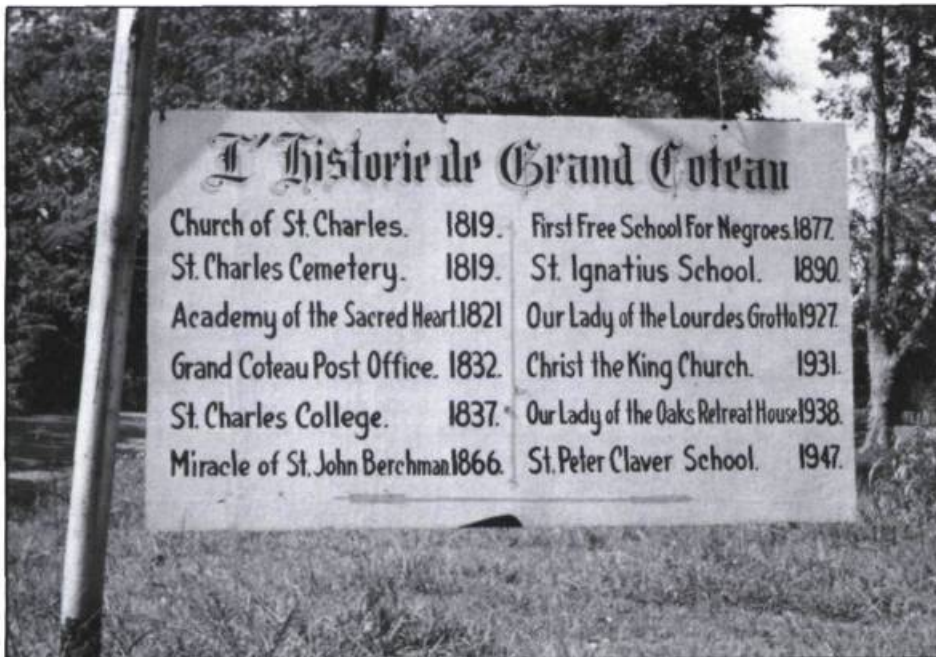
À l'heure actuelle, dans plusieurs écoles louisianaises, on enseigne un peu de français (standard plutôt que cajin) aux niveaux primaire et secondaire. Il ne semble cependant pas que cette initiative puisse renverser la vapeur et refaire de la Louisiane un pays francophone.

Dans la masse de la population, on observe un net regain d'intérêt pour la culture traditionnelle (musique, cuisine, coutumes anciennes), sans qu'on revolorise pour autant la pratique quotidienne de la langue. Plusieurs Cajins estiment d'ailleurs pouvoir conserver leur identité spécifique, même s'ils ne parlent plus français. Sujet d'étonnement aux yeux des Québécois, pour qui langue et culture sont indissociables. Quelques intellectuels cependant, tel le poète Jean Arceneaux, ne partagent pas cet avis :

Non, cher enfant, sûr que non !
Si la langue disparaît,
Il faut pas se faire des illusions,
La culture la suit de près.

(*Cris sur le bayou*, p. 55)

L'avenir dira qui a raison. ■



ainsi que le développement de l'instruction publique (en anglais) ont donné l'impression aux parents francophones que le français constituait le principal obstacle au progrès. Entre 1945 et 1955, ils cessèrent donc totalement d'enseigner cette langue à leurs enfants. C'est ce qui explique qu'à l'heure actuelle, presque aucun Louisianais de moins de 25 ans n'est francophone de naissance.

Le français continue cependant à être parlé par les plus âgés, mais pas dans toutes les circonstances. C'est une

Ce type de situation a d'ailleurs caractérisé toute l'histoire du français cajin (et du créole), d'abord dominé par le «bon français» de la bourgeoisie néo-orléanaise, qui méprisait cordialement la petite paysannerie et son parler, puis par l'anglais. En Louisiane, l'usage de telle ou telle langue a toujours été lié à l'appartenance sociale des locuteurs : race (Amérindiens, Blancs, Noirs et «gens libres de couleur» — descendants d'esclaves affranchis), origine ethnique («Créoles» — francophones nés en

Éléments de bibliographie

- ANCELET, Barry Jean, éd., 1980. *Cris sur le bayou*. Naissance d'une poésie acadienne en Louisiane. Montréal : Intermède, 143 p.
- BRETON, Roland, J.L., 1979. *Géographie du français et de la francité en Louisiane*. Québec : Centre international de recherches sur le bilinguisme, 93 p.
- DORAIS, Louis-Jacques, 1980. «Diglossie, bilinguisme et classes sociales en Louisiane». *Pluriel*, 22 : 57-91.
- REED, Revon, 1976. *Lâche pas la patate*. Portrait des Acadiens de la Louisiane. Montréal : Parti-pris, 143 p.
- SMITH-THIBODEAUX, John, 1977. *Les francophones de Louisiane*. Paris : Entente.